

## Enfer et Enfers

Le mot hébreu initial pour dire l'Enfer est *Sheol*, dont l'étymologie est discutée. Certains pensent pour ce mot au sens d'insatiable. L'étymologie du grec *Hadès* semble plus sûre : un lieu de cécité, où on ne peut rien voir. La racine indo-européenne est *wid*, la même que dans le latin *videre*, voir, avec un *a* privatif. Quant au latin *Infernus*, c'est un adjectif qui veut dire : d'en-bas. *Infernum*, substantif qui en vient, a donné notre Enfer : le lieu d'en bas. Le mot existe aussi au pluriel, et alors il s'applique aux croyances religieuses plus imagées, soit celles de la mythologie antique gréco-romaine (« Minos juge aux Enfers tous les pâles humains », écrit Racine dans *Phèdre*), soit celle du christianisme, lorsqu'on dit, comme dans le Symbole des Apôtres, que Jésus est descendu aux Enfers.

Sûrement à l'origine le lieu où l'on descendait après la mort n'était qu'un lieu de repos, d'évanouissement, le seul inconvénient pourrait-on dire étant d'y être privé de lumière. « Je serai sous la terre, et fantôme sans os / Par les ombres myrteux je prendrai mon repos », écrit encore Ronsard au 16<sup>e</sup> siècle. Lorsqu'on descend en ce lieu, on n'y peut étreindre que des ombres, comme Ulysse dans l'*Odyssée*, devant le fantôme de sa mère morte. L'ombre d'Achille, de même, se lamente d'y être privée de lumière, donc de vie. La descente aux enfers, la *Nekuia*, n'est que l'occasion d'y voir regretter la vie. Orphée aussi la fit, à qui vint l'idée, que certains humoristes ont trouvée bien singulière, d'y aller rechercher sa femme morte ; mais il ne put l'en ramener, suite à la faute bien connue qu'il commit. Virgile a imité la Descente aux Enfers des Grecs dans son *Énéide*, et ensuite son récit a inspiré Dante : les textes s'engendrent et se nourrissent les uns des autres. Et

la peinture emboîte aussi le pas : voyez *Dante et Virgile aux Enfers*, de Delacroix.

Très vite cependant, on a imaginé deux régions dans les Enfers, une servant de séjour aux Bienheureux : ce sont les Champs Élysées pour les anciens Grecs, le paradis ou le sein d'Abraham pour les Hébreux ; et l'autre aux réprouvés ou aux damnés, lieu de supplice pour les méchants : c'est le Tartare pour les Grecs, et pour les Hébreux, la Géhenne. Pour cette dichotomie des Enfers dans la mythologie gréco-latine, voyez le début du « Songe d'un habitant du Mogol », de La Fontaine : « Jadis certain Mogol vit en songe un vizir / Aux Champs Élyséens possesseur d'un plaisir / Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée. / Le même songeur vit en une autre contrée / Un ermite entouré de feux / Qui touchait de pitié même les malheureux / Le dormeur s'éveilla, tant il était surpris, etc. »

Sur ces Champs Élysées comme lieu de repos, voyez, et même réellement en allant la visiter, la nécropole bienheureuse des Aliscamps d'Arles, où l'ombre des lauriers roses recouvre celle des morts. N'en déplaise aux champions actuels de l'euphorie obligatoire, de la gaîté de commande, un cimetière peut bien être apaisé, et lieu d'apaisement, comme dit l'étymologie grecque de ce mot : *koimèterion*, dortoir – v. Repos\*.

Quant à l'étymologie du mot hébreu : géhenne, il vient de *Ge Hinnom*, vallée de Hinnom près de Jérusalem, où l'on jetait tous les détritiques : sorte de déchetterie donc. En français, géhenne s'est croisé avec gêne, qui signifiait autrefois la torture appliquée aux criminels. Puis le sens s'est affaibli, exactement comme pour le mot : question. « Ah ! que vous me gênez ! », lit-on encore, dans ce sens très fort, chez Molière. Qui sait encore que gêner,

questionner, a pu signifier autrefois torturer ? Peut-être un examinateur encore devant son candidat...

Il est question très souvent de la géhenne dans les textes évangéliques, pour en menacer le pécheur : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut faire périr l'âme et le corps dans la géhenne. » (Mt 10/28). Ce n'est plus le Sheol conçu comme anéantissement, mais le feu éternel promis aux damnés : « Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui arracheront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité : et ils les jetteront dans la fournaise ardente, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Mt 13/41-42)

Savoir maintenant si cette sévérité est compatible avec le message d'amour prêté ordinairement à Jésus est une vraie question. Il peut sembler que toutes ces menaces et ces imprécations, cette colère, tranchent singulièrement avec la figure si souvent vantée d'un « doux Jésus », et ne permettent pas de tracer de ce dernier un portrait bien unifié : v. Zèle\*, fin. [v. aussi : [Doux Jésus !](#), [Le Christ polymorphe](#)]

L'Église regarde toujours avec suspicion ceux qui nient l'existence de l'enfer. Une parole comme celle de Francis Jammes : « Car il n'y a pas d'enfer au pays du bon Dieu », apparaît encore aujourd'hui passablement hérétique. La sensibilité de cette « Prière pour aller au Paradis avec les ânes », où ce vers figure, est certes franciscaine, mais l'orthodoxie n'en est pas garantie. Et pareillement celle de la chanson rengaine d'aujourd'hui : « Nous irons tous au Paradis... »

Des passages comme celui sur les pleurs et les grincements de dents ont inspiré ceux qui croient littéralement à la résurrection de la chair, en enflammant leur imagination. On a pu croire dans une optique

littéraliste, surtout en Occident, au feu réellement dévorant de l'enfer : sculpture et peinture en regorgent. Voyez par exemple le portail de Saint-Trophime d'Arles, où les flammes entourant les damnés étaient initialement peintes en rouge. Chacun désirait alors ne pas brûler du feu éternel : *ne perenni cremer igne*, comme dit le *Dies irae*, le Poème du Jugement, au 13<sup>e</sup> siècle. L'Orient chrétien est plus fin, plus symbolique, puisqu'il se contente de reprendre la plus prudente idée paulinienne d'une résurrection seulement spirituelle : v. Résurrection\*.

Aussi bien, de l'enfer on peut avoir une vision non plus littérale (la grande fournaise qui attend les méchants après leur mort), mais symbolique, métaphorique. C'était celle déjà de Lucrèce, lorsqu'il dit que les souffrances de l'enfer ne sont que des allégories des tortures que nous nous infligeons dès ici-bas dans nos vies, quand par manque de discernement et de sagesse nous ne faisons que suivre nos propres pulsions : « Ainsi la vie des sots est un véritable enfer » (*Hic Acherusia fit stultorum denique vita : De natura rerum*, III, 1023) Malherbe reprendra cela en un passage magnifique : « Et si l'enfer est fable au centre de la terre / Il est vrai dans mon sein. » Plus près de nous, on peut penser à Rimbaud, dans *Une saison en enfer*, titre bien explicite. Ou à Bernanos : « L'enfer, madame, c'est de ne plus aimer. » Et pourquoi pas aussi à Sartre, dans un autre ordre : « Pas besoin de gril, l'enfer, c'est les Autres. » Bien évidemment, dire qu'une notion est symbolique ou métaphorique ne signifie pas qu'elle n'existe pas. Nous en faisons, au contraire, l'expérience dans nos vies, même si ce n'est plus comme autrefois notre corps, mais maintenant notre cœur qui est le siège de l'enfer...

Figure de la torture morale, de la jalousie parfois (voyez *L'Enfer* de Claude Chabrol, dont le héros pourrait

reprendre à sa propre façon la formule satrienne sus-indiquée), il peut être la métaphore du feu qui brûle nos vies aveuglées de non-sens : Nous tournons en rond dans la nuit et sommes consumés par le feu – *In girum imus nocte et consumimur igni*. Cette expression latine peut se lire dans les deux sens, on peut aussi partir de la fin pour aller jusqu'au début : c'est une phrase rétrograde, ou un palindrome. Elle est le titre d'un film de Guy Debord (1978). L'enfer peut être aussi le poids en nous de toutes nos occasions manquées, source de l'ombre qui nous suit de façon menaçante : « Regrets sur quoi l'enfer se fonde... », dit Apollinaire dans « La chanson du mal aimé » (*Alcools*, 1913) : v. Jugement\*, fin.

L'enfer peut donc prendre les visages les plus paradoxaux, y compris le plus étrange : celui de constater qu'il n'y a pas, hélas ! en nous des possibilités infinies de souffrance. Si grande est notre finitude, qu'un beau jour (plutôt un vilain jour), après avoir beaucoup souffert, nous constaterons que nous ne souffrons plus. À défaut d'un bonheur inlassable, dit Camus dans *L'Homme révolté*, une longue souffrance ferait au moins un destin. Mais non, nos pires tortures cesseront un jour. Un matin, après tant de désespoirs, une irrépressible envie de vivre nous annoncera que tout est fini. Nous nous consolons souvent par faiblesse, dit aussi La Rochefoucauld, des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler. Qui n'a rêvé aimer toujours, quitte à souffrir toujours ? « Et je ne voudrais pas, dit Tibulle à sa bien-aimée, pouvoir me passer de toi » (*Nec te posse carere velim*). Mais c'est impossible : toujours et jamais sont peut-être les seuls mots qui n'ont aucun référent réel dans une langue. Les intermittences du cœur nous le montrent assez. Le voilà donc, l'enfer des cœurs sensibles. Par rapport à celui dont on nous menace, il est exactement inversé : l'enfer, c'est

qu'il n'y a pas de peines éternelles. [v. aussi : [Le 22 septembre](#), [Cupidon s'en fout](#), [Avec le temps](#)]

J'en reviens maintenant aux textes initiaux. Mes fantaisies se suivent, disait Montaigne, mais parfois c'est de loin, et se regardent, mais d'une vue oblique : c'est l'indiligent lecteur qui perd son sujet, et non pas moi. J'oublierai que cette remarque peut aussi servir la paresse de celui qui ne veut pas se donner la peine de structurer son texte...

On voit bien la répartition différenciée entre la béatitude du paradis, en hébreu le sein d'Abraham, et les souffrances ou tourments de l'enfer, dans la parabole lucanienne du méchant riche et du bon pauvre Lazare : « Le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enseveli. Dans le séjour des morts (LXX : *en Haidè* : l'Hadès ; Vulg. : *in inferno*, l'enfer), il leva les yeux ; et, tandis qu'il était en proie aux tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein, etc. » (16/22 sq.)

Jésus parle ici du sein d'Abraham, mais ailleurs dans le même évangile, pour dire la même chose, du paradis. C'est dans la promesse qu'il fait au bon larron : « Jésus lui répondit : 'Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.' » (23/43) Mais déjà Paul, à propos du destin de Jésus, parlait du paradis : « Et je sais que cet homme (si ce fut dans son corps ou sans son corps je ne sais, Dieu le sait) fut enlevé dans le paradis et qu'il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme d'exprimer. » (2 Co 12/3-4) On notera l'extrême prudence de l'Apôtre sur les modalités de cet enlèvement : corporel, non corporel ? Formellement tout de même il ressemble à celui de Ganymède, enlevé par l'aigle de Zeus et transporté dans l'Olympe, le paradis des dieux, pour leur servir d'échanson. N'oublions pas que l'élévation de

Jésus au ciel fut une Assomption, avant d'être, bien plus tard, une Ascension : « il a été enlevé au ciel » (Ac 1/11). Ce fut une *analepsis* (un rapt), non encore une *anabasis* (le fait de monter de son propre mouvement, *motu proprio*).

Bien sûr le mot paradis ne figure pas tel quel dans la bible juive, ce terme, d'origine persane, ayant été grécisé par la Septante, puis latinisé par la Vulgate, pour calquer ce que l'hébreu appelle simplement, pour désigner l'Éden, un jardin (Gn 2/8 sq.) Il reste que même idée et même dualité existent : le paradis est l'antidote de l'enfer, ou des enfers.

La descente de Jésus aux Enfers, disent les dictionnaires théologiques, est un article de foi. C'est vrai : « Il descendit aux Enfers » (*Descendit ad Inferos*) figure dans le symbole des Apôtres (mais pas dans celui de Nicée). On ajoute que c'est une donnée certaine du N.T., et on s'appuie sur Eph 4/9 : « Que signifie : 'Il est monté', sinon qu'il est aussi descendu dans les régions inférieures de la terre ? » Si Jésus selon la liturgie est mort un vendredi, c'est le lendemain samedi qu'a eu lieu cette descente, étant ressuscité le troisième jour (*tertia die*), soit le dimanche, celui de Pâques. Voilà un magnifique scénario.

Est-il imparable ? Si l'on reprend la phrase sus-citée de Jésus au larron, telle qu'on la ponctue ordinairement : « Je te le dis en vérité : aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis », ce scénario est impossible. Pour ménager le temps de la descente aux enfers, soit le jour suivant, il faudrait ponctuer autrement : « Je te le dis en vérité aujourd'hui : tu seras avec moi dans le paradis. » On sait que les manuscrits ne sont pas ponctués. Les deux versions sont possibles. Mais on devrait essayer de mettre ici une certaine cohérence. Si on veut garder la descente aux

enfers, elle impose la seconde ponctuation, non la première.

Qu'a été faire Jésus aux Enfers, si du moins on pense que cette descente, qu'on pense évoquée en 1 Pe 3/18-22, a eu lieu ? Arracher à la mort définitive nos premiers parents, comme le montre admirablement l'icône traditionnelle de cette descente : le Christ prend Adam par la main et le tire vers le haut. Le sauveur est un sauveteur. Toute notre croyance en notre propre résurrection et notre propre rachat est gagée sur cet arrachement. Bien sûr le thème a subi une contamination païenne : l'aventure est calquée sur celle des anciens héros, Ulysse, Orphée, Thésée, et c'est en héros en quelque sorte que le Christ fait ce sauvetage, qui est aussi une rédemption : v. Rédemption\*, Salut\*.

On comprend ainsi pourquoi la descente de Jésus aux Enfers figure dans le seul Symbole des Apôtres : c'est seulement dans cette version du Credo que sa figure est celle d'un homme au départ, qui par ses « exploits » est héroïsé, avant d'être finalement divinisé par apo théose. Dans l'autre version, la nicéenne, il est un Dieu de toute éternité, « avant tous les siècles », préalablement à sa descente sur la terre et à sa remontée au ciel dont il est issu : v. Naissance (nouvelle)\*. [v. aussi : [Les Deux Visages de Dieu](#)]

Mais certains ont été jusqu'à dire qu'aux Enfers Jésus a subi les peines mêmes qu'y subissaient les damnés : c'est l'hérésie des Infernaux, au 16<sup>e</sup> siècle. Ils s'appuyaient sur Ac 2/24, version Vulgate : « Dieu l'a ressuscité, en le délivrant des douleurs de l'enfer (*solutis doloribus inferni*), parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par lui. » Si Dieu, pensaient-ils, a éprouvé le besoin de délivrer son fils des douleurs de l'enfer, c'est donc qu'il les avait connues, qu'il y avait été soumis. Cette version a



été décrétée hérétique, mais elle avait pour elle de donner à la personne de Jésus un aspect plus compassionnel, au sens étymologique de compassion, *cum pati* : souffrir avec. On pense à l'hérésie des Patripassiens, qui pensaient que le Père lui-même était descendu de son empyrée et avait souffert sur la croix. Ou à celle, inverse et symétrique, des Théopaschites, qui pensaient que Jésus y avait souffert en tant que Dieu. Toutes ces versions ne sont pourtant pas sans intérêt : un dieu qui souffre lui-même est plus humain qu'un dieu majestueux et écrasant.

De la descente aux Enfers on peut évidemment aussi donner une version symbolique moderne : l'affrontement de l'inconscient. Les psychanalystes parlent ainsi de la plongée dans le gouffre, la *katabasis eis antron*. Elle peut se faire selon diverses modalités. Une version négative serait la plongée dans les nœuds de la dépression. Pour s'en guérir le croyant pourrait alors réciter le début du Ps 130 : « Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur... » (Vulg. : *De profundis clamavi...*) Ou du Ps 120 : « Dans ma détresse, c'est vers le Seigneur que je crie... » C'est ce que dit Jonas enfermé dans le gouffre ou l'ancre qu'est le ventre matriciel du gros poisson : Jon 2/3. La dépression doit être l'occasion d'un retour sur soi, d'une mise au point sur soi-même. Elle peut se penser, plutôt que se panser. Comme de fort anciens textes l'ont déjà modélisée, il convient de la travailler à partir d'eux : v. Miracle / Signe\*, Pénitence / Conversion\*.

Mais si la descente est suivie d'une remontée, comme il se voit dans le Faust de Goethe réémergeant après être descendu dans le Royaume des Mères, alors il s'agit d'une régression positive, bénéfique finalement à la psyché, parce que rétablissant un équilibre préalablement rompu, selon par exemple l'optique de C.G. Jung. La descente n'est plus subie, mais choisie. Elle se fait les yeux ouverts.

Il n'y a pas d'engloutissement ou de submersion, mais volonté courageuse d'y voir clair. *Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo* : si je ne peux fléchir les dieux d'en-haut, j'ébranlerai l'Achéron. Telle est l'épigraphe que Freud a choisie pour sa *Science des rêves* (1926). De la même façon on pourrait unir en Jésus affrontant la descente aux Enfers les deux visages du héros et du thérapeute.

Pour écouter l'émission de radio ayant pour thème cette entrée, cliquer sur : [Théologie buissonnière : Enfer et Enfers](#)

© Michel Théron